



## "Si tu veux être parfait"

Très chers Frères et Sœurs,  
J'écris cette lettre de Pentecôte alors que dans de nombreuses communautés de notre Ordre on prépare la réunion de notre Synode en méditant sur le thème "Sommes-nous fidèles à notre vocation?", stimulés par une lettre du Chapitre de la Congrégation Brésilienne.  
Dans les communautés des différents continents que j'ai visités ces derniers mois, j'ai vu que le fait de dialoguer à partir de cette question permet un échange profond d'expériences, et fait croître un désir renouvelé de nous entraider à vivre fidèlement l'appel que Dieu nous adresse aujourd'hui. Le Seigneur continue de nous appeler des profondeurs de notre charisme multiséculaire, comme à travers les paroles et les témoignages qui, en notre temps, renouvellent pour nous son «Suis-moi !».

Que représente la voix du pape François, sinon une invitation du Christ à renouveler la fidélité à notre vocation et à notre mission ? Le Pape rappelle à tous les consacrés que ne nous ne pouvons pas séparer notre vocation religieuse de l'appel à l'aide qui s'élève de tous les coins de la terre, des "périphéries" géographiques, sociales, culturelles et spirituelles dans lesquelles l'homme contemporain erre sans patrie, sans abri ni famille, sans amour, exposé à tant d'égoïsmes agressifs et sans scrupules, ceux des puissants, mais aussi ceux qui, comme des virus invisibles, passent dans nos cœurs, dans notre façon de penser et de vivre, de traiter les personnes et les choses.

### **Une question à ne pas oublier**

La question sur la fidélité à notre vocation, comme je le disais, travaille en profondeur de nombreux membres et communautés de l'Ordre. Lors d'une réunion avec les jeunes profès en Éthiopie, l'un d'eux a dit que cette question l'avait empêché de dormir la nuit, tant elle le remettait en cause.

Pour beaucoup, de fait, cette question est comme une surprise, parce que nous ne sommes plus habitués à nous la poser, et à nous la poser tous les jours. Nous savons que saint Bernard, comme le raconte Guillaume de Saint-Thierry, "avait toujours dans le cœur et souvent sur les lèvres ces paroles : Bernard, Bernard, dans quel dessein es-tu es venu ?" (*Vita prima* 1,4). Il comprenait que c'est seulement en gardant cette question en éveil qu'on peut vivre dans la forme de notre vocation en répondant à l'appel du Seigneur.

Parce que c'est cela, l'infidélité : continuer un chemin sans plus nous rappeler pour qui nous le parcourons. De même que Judas qui a commencé à un moment donné à rester avec Jésus pour l'argent qu'il prenait dans la caisse commune ou en attendant que Jésus devienne le roi des Juifs. La trahison commence quand le Christ Lui-même n'est plus la raison ultime de notre être-avec-Lui.

Aujourd'hui, nous mettons plus facilement en doute notre vocation que notre fidélité à cette vocation. Passer notre vie à nous demander si nous avons vraiment la vocation dans laquelle nous nous sommes engagés est un exercice stérile, mais nous ne devons jamais nous lasser de nous demander si nous y sommes vraiment fidèles, et quelle conversion personnelle nous est nécessaire aujourd'hui pour croître dans cette fidélité.

Aucun d'entre nous, nous le savons, ne réussit à être vraiment fidèle. Mais l'important est de rester tendu à regarder et à écouter le Seigneur en comptant plus sur Sa fidélité à nous appeler que sur la nôtre à lui répondre. L'important est de nous tenir à l'écoute de la Parole de Dieu avec le désir de nous laisser conduire là où le Seigneur veut nous porter.

Les premiers mots de la Règle de saint Benoît, "Écoute, ô mon fils !" (Prol. 1), définissent toute notre vie comme *vocation*. L'appel de Dieu est une parole éternelle, est le Christ Lui-même, le Verbe du Père. "Écouter" signifie pour nous vivre animés par la voix de Dieu, marcher à la lumière de Sa présence qui nous appelle. "Ta parole est une lampe sur mes pas, une lumière sur ma route", dit le Psaume 118 (v. 105). Quand on perçoit l'appel du Seigneur, on ne peut plus vivre sinon en écoutant sa voix. Simon Pierre l'a pressenti immédiatement quand il a dit à Jésus : "Mais sur ta parole je vais jeter les filets" (Lc 5,5). Cela a permis à Jésus d'accomplir le miracle d'une pêche miraculeuse, qui pour Pierre était un symbole de l'extrême fécondité qu'aurait sa vie en marchant *sur la parole de Jésus*, en écoutant Son appel. Nous aussi, chacun dans la forme de la vocation que Dieu a choisie pour lui, nous ferons toujours l'expérience d'une fécondité mystérieuse et merveilleuse de notre existence si nous renouvelons continuellement la fidélité à écouter ici et maintenant le Seigneur qui nous appelle.

## **Appelés par la Beauté**

Être appelés est toujours une expérience de beauté, même lorsque le Seigneur nous appelle à des choix ou des renoncements qui semblent mortifier notre vie. Le jeune homme riche est devenu triste parce que sa peur de renoncer aux richesses trahissait l'extraordinaire beauté de Jésus qui l'appelait en le regardant avec amour (cf. Mc 10,21). La beauté appelle, attire. Notre vocation est belle parce qu'en elle nous sommes attirés par la beauté d'un Dieu qui nous connaît personnellement au point de nous appeler par notre nom et d'avoir sur chacun de nous un projet exclusif, que personne d'autre ne pourra réaliser à notre place ; surtout le projet par excellence de Dieu, qui est le désir d'être aimé par nous comme Il nous aime.

Dans le Prologue de la Règle, saint Benoît exulte d'admiration pour la beauté de notre vocation : "Quoi de plus doux pour nous, mes très chers frères, que cette voix du Seigneur qui nous invite ?" (Prol. 19). C'est comme si, au beau milieu d'un discours sur la vie monastique, saint Benoît s'était arrêté, levant le regard, avec un visage rayonnant, s'exclamant d'une voix forte : "Qu'elle est belle, frères, notre vocation ! Qu'il est beau d'être appelés ! et même : *invités* par Dieu à être siens, à vivre avec Lui et pour Lui, dans une vie qui n'est plus celle que nous avons calculée nous-mêmes, mais une vie nouvelle, libérée des liens de notre mesquinerie !"

Et cet appel est une *voix*. Pas seulement une parole, qui pourrait nous parvenir aussi par d'autres personnes ou d'autres moyens. C'est vraiment la voix du Seigneur, c'est vraiment le Seigneur Lui-même qui nous parle, qui nous invite, qui s'adresse personnellement à notre liberté de répondre ou non à Son désir de nous donner la vie.

Saint Benoît nous convoque tous, en nous appelant "*fratres carissimi* – très chers frères", à partager sa joie, qui est la joie des saints. Que le Seigneur appelle chacun est une joie pour tous, une joie à partager pour qu'elle soit toujours plus grande. C'est la joie du bon pasteur qui, quand il a retrouvé sa brebis égarée, appelle tout le monde à faire la fête avec lui (cf. Lc 15,6). Mais pour saint Benoît, la joie vient d'abord et avant tout de ce que nous avons été trouvés par le Christ bon Pasteur. Quand Jésus nous appelle, quand nous parvient sa voix qui prononce notre nom, nous nous rendons compte qu'Il nous a trouvés, que nous étions perdus et qu'Il nous a retrouvés pour donner un sens et une demeure à nos vies.

Le baptême est déjà cet appel très doux dans lequel la voix de Dieu prononce notre nom et nous invite à vivre avec Lui et pour Lui dans son Corps qui est l'Église. La vie de chaque baptisé est une vie appelée par Dieu, et toute vocation particulière nous fait sentir plus précisément la voix qui donne un sens à notre existence.

Mais la vocation, comme le dit Benoît, est et reste toujours *une invitation*. Une invitation n'est pas un ordre de marche pour aller au service militaire. L'invitation est une proposition faite à notre liberté. L'invitation est un mystère suspendu entre deux libertés, parce que celui qui invite s'expose, désarmé, à la liberté de l'autre d'accepter ou de refuser. Celui qui invite se met dans une situation de faiblesse, de vulnérabilité, vis-à-vis de l'autre. Dieu a choisi cette manière de nous appeler à correspondre à son projet d'amour sur nous-mêmes et sur tous. C'est pourquoi saint Benoît utilise le terme "doux" pour définir la voix qui nous appelle. C'est toujours le Seigneur "doux et humble de cœur" (Mt 11,29) qui nous appelle à le suivre.

Cet humble amour du Christ qui nous appelle avec tendresse est la beauté de notre vocation. Jésus lui-même est la beauté de notre vocation, de toute vocation chrétienne. Nous vivons fidèlement notre vocation si nous la vivons dans la fascination constante de la présence et de la voix du Seigneur. La vraie fidélité est le reflet de la présence du Christ, l'écho de sa voix, l'irradiation de son amour sur nous-mêmes, sur les communautés, et sur le prochain que nous rencontrons.

Une vocation est belle quand elle ne perd pas la stupeur qui crie au Christ : "Tu es le plus beau parmi les enfants des hommes, sur tes lèvres est répandue la grâce" (Ps 44,3). La splendeur de son Visage, la douce grâce de sa Parole devraient être la source toujours vivante et vivifiante de notre fidélité. Et le chemin de notre vie, vécue en suivant son appel, devient alors le poème qui chante la beauté du Christ : "De joyeuses paroles jaillissent de mon cœur, je chante au roi mon poème, d'une langue aussi vive que la plume du scribe" (Ps 44,2).

La beauté de notre vocation est le reflet en nous et à travers nous de la présence du Christ qui nous appelle par notre nom. Alors le poème que nous composons pour lui peut être d'un seul mot, d'un seul regard, ou d'un sourire. La beauté d'un seul acte d'amour. Comme Marie de Magdala qui crie "*Rabbouni !*" (Jn 20,16), comme Thomas qui confesse : "Mon Seigneur et mon Dieu !" (Jn 20,28), ou Jean qui s'exclame : "C'est le Seigneur !" (Jn 21,7).

### **Tout laisser pour lui**

Y a-t-il vraiment cette beauté en nous et dans nos communautés ? Sommes-nous fidèles à la beauté de notre vocation qui est le Christ lui-même ? Y a-t-il en nous et entre nous la joie d'être appelés par le Christ et de le suivre ? Ne sommes-nous pas comme tant de "jeunes hommes riches" au moment où ils refusent avec tristesse de tout laisser pour Jésus ?

« Jésus posa son regard sur lui et l'aima. Il lui dit : "Une seule chose te manque, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; et viens ! Suis-moi !" Mais à ces mots, son visage devint sombre et il s'en alla tout triste ; car il possédait de grands biens. » (Mc 10,21-22)

Nous oublions souvent qu'entre l'appel du Christ et notre vie à sa suite, il y a un espace de liberté. Quand nous entrons au monastère, comme dans toute forme de vocation, au fond nous ne sommes pas encore en train de suivre Jésus, parce que nous n'avons pas encore tout laissé pour Lui. Cependant, nous agissons comme si, une fois entrés, ou une fois la Profession émise, le renoncement à tout pour Lui était chose faite, et alors nous prétendons Le suivre sans plus nous soucier de vendre ce que nous avons pour le donner aux pauvres. Peut-être avons-nous vraiment laissé tous les biens que nous avons, mais nous ne nous soucions pas de laisser aussi les biens que nous trouvons ou recevons au monastère qui, souvent, sont plus considérables que ceux que nous avons auparavant. Nous pensons que nous pouvons vivre notre vocation sans avoir à renoncer à quoi que ce soit.

En réalité, tous ceux qu'Il appelle, restent jusqu'à la fin sous le regard plein d'amour du Christ qui nous répète constamment et en toute occasion : "Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; et viens ! Suis-moi ! (Mt 19,21).

Le Christ demande essentiellement ce discernement des vocations : la disponibilité à renoncer pour Lui. Après deux paraboles sur le calcul prudent des moyens nécessaires pour achever la construction d'une tour ou pour gagner une guerre, Jésus surprend tout le monde en disant que ce que nous devons "calculer" pour être ses disciples est la volonté de renoncer à tous nos biens (cf. Lc 14,25-33).

N'est-ce pas cela que demande aussi saint Benoît ? Mais c'est comme si nous nous étions habitués à lire la Règle en censurant ses exigences. Comme si saint Benoît ne nous demandait plus d'éduquer notre volonté à aimer à travers la discipline de l'obéissance et du service fraternel. Comme s'il ne nous demandait plus de limiter la possession et l'utilisation des biens au nécessaire, en pensant avant tout aux pauvres. Comme s'il ne nous demandait plus de discipliner les contacts externes, également par le biais des moyens de communication d'aujourd'hui, avec une transparence sincère. Comme s'il ne nous demandait plus d'éduquer la parole par le silence et l'écoute. Comme s'il n'insistait plus sur la nécessité d'être fidèle aux temps et aux lieux de la prière commune pour grandir dans la relation avec Dieu. Comme s'il ne nous disait plus que le repos et le sommeil sont au service de la vigilance dans la prière, et que la nourriture et la boisson ne doivent pas éteindre la faim et la soif de la Parole de Dieu. Même le travail, pour saint Benoît, n'est pas une fin en soi, mais devient fécond si on apprend à s'arrêter pour l'Œuvre de Dieu. Toute la Règle, en réalité, nous accompagne sur un chemin de plus en plus libre de renoncement à tout pour suivre Jésus.

Eh bien, admettons-le ! c'est précisément sur ce renoncement pour permettre au Christ seul de donner son accomplissement à notre vie que nous sommes le plus en crise. Et c'est de là que vient la tristesse du jeune homme riche de l'Évangile comme la nôtre.

## **Réparer les ruines**

Ces dernières semaines, je me suis retrouvé en différentes occasions à parler avec d'autres supérieurs de graves infidélités qui viennent au jour dans trop de communautés de l'Ordre. Ces infidélités sont souvent l'aboutissement extrême, parfois tragique, du refus de vivre notre vocation en acceptant de renoncer pour le Christ aux biens, aux affections, à nos projets personnels, à nos aises, à notre orgueil. Et en parlant avec ces supérieurs naissait en nous comme la conscience que le temps est venu d'assumer tous ensemble la responsabilité de cette situation. Si dans une famille il y a des malades graves, ou des membres qui sont perdus ou corrompus, il n'est pas possible de rester à regarder, ou à se regarder, avec indifférence.

Mais comment nous entraider ?

Le Christ ne nous demande pas autre chose ou plus que ce à quoi il nous a appelés : le renoncement à nous-mêmes et à tout pour Lui. Et c'est précisément cela qui répare et reconstruit notre maison, l'Ordre, l'Église, et même la société en ruines.

Lorsque Pierre L'a renié, Jésus s'est retourné pour le regarder (Lc 22,61). Comment était ce regard ? Certainement, c'était le même regard que Jésus posa sur le jeune

homme riche, le regard avec lequel Il l'aima et l'appela. Et dans le regard du Seigneur, Pierre a vu que pour réparer son infidélité, Jésus s'en allait mourir sur la Croix, Jésus renonçait à tout pour lui, Pierre, et pour tous. Le renoncement à soi, quand il est vrai, est un vide que l'Esprit Saint remplit de charité, et la charité restaure tout, répare tout, reconstruit tout.

Le renoncement pour correspondre à l'amour du Christ n'est jamais négatif, n'est pas une diminution, parce qu'il ouvre au don de la liberté d'aimer, de donner la vie. Et c'est cela la perfection, l'accomplissement de toute vie et de toute vocation. Combien de beaux témoignages nous trouvons, Dieu merci, dans l'Ordre et dans l'Église ! Renoncer pour le Christ, c'est toujours diminuer pour grandir, se priver pour posséder, mourir pour vivre. Jésus ne nous demande jamais de renoncer sinon pour Le préférer, Lui le Seigneur de la vie. Quand le Christ a demandé au jeune homme riche de tout vendre pour le donner aux pauvres, Il le lui demandait pour l'attacher totalement à Lui, parce que donner tout aux pauvres n'était pas seulement une condition pour adhérer au Christ : c'était déjà l'adhésion à Lui, parce que tout ce que nous faisons aux pauvres, c'est à Lui que nous le faisons, comme Il le dira dans la parabole du jugement dernier de Matthieu 25,31-46.

Eh bien, chers frères et sœurs, l'Ordre a un besoin urgent de redécouvrir cette liberté, cet amour, cette adhésion réelle au Christ. Et que ce soit cet idéal que nous proposons aux jeunes et auquel nous les formions. Nous avons besoin de personnes et de communautés qui redécident le chemin d'une conversion, d'une *conversatio morum*, qui réponde jour après jour avec joie à la demande de tout laisser pour le Christ.

Bien sûr, il est impossible de laisser vraiment tout. Mais l'important est la conscience personnelle et commune, qui est essentielle à notre vocation, de marcher sur un chemin de renoncement à nous-mêmes qui ne finit jamais, et qui reste toujours devant nous comme l'idéal de notre vocation, parce que l'idéal est Jésus qui, pour l'amour de notre amour, nous demande ce sacrifice, de porter cette croix, de nous laisser saisir de plus en plus par Lui et pour Lui. Saint Pierre, qui pourtant a tout quitté depuis le commencement pour suivre Jésus, a dû comprendre que le renoncement n'est jamais parfait, et qu'il ne serait accompli qu'au moment de la mort : « "Quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te mettra ta tunique et te conduira là où tu ne veux pas". Il disait cela pour signifier par quel genre de mort il glorifierait Dieu » (Jn 21,18 b-19a). Après ces paroles, Jésus dit à Pierre : "Suis-moi !" » (21,19b). Pierre a compris que suivre Jésus voulait dire consacrer chaque instant de sa vie à se préparer à ce don total, et à tendre librement les mains pour accueillir la grâce d'être pris au-delà des limites de sa volonté et de sa liberté. Combien de martyrs aujourd'hui nous donnent ce témoignage !

Pour réparer notre Maison, il n'est pas nécessaire de recourir à des gestes et des prières extraordinaires. Il suffit que chacun offre l'humble fidélité quotidienne de donner au Christ le renoncement à nous-mêmes pour L'aimer qu'Il nous mendie avec amour. Et les moines et les moniales plus fragiles, les communautés plus précaires, à cause du nombre, de l'âge, de la maladie, sont ceux qui peuvent le mieux

contribuer à ce renouvellement. Nous avons besoin qu'ils tendent la main pour tous, qu'ils se laissent prendre par le renoncement qui purifie de tant de désirs mondains de pouvoir, de succès, d'admiration, pour que vraiment l'Ordre rende gloire à Dieu et non à lui-même. Nous voudrions glorifier Dieu seulement par notre vie, et Lui au contraire veut être glorifié par notre mort (cf. Jn 21,19). Car dans le Christ, à présent, la vraie vie est la résurrection de Celui qui est mort pour nous. Ne nous préoccupons pas de demander à Dieu beaucoup de vocations : demandons *une seule vocation*, la nôtre, celle de notre communauté et de l'Ordre, la vocation à laquelle le Christ nous invite, et que nous la vivions dans la beauté sponsale de tout quitter pour Lui, beauté dont le modèle parfait est la Vierge Marie.

## **Viens, Père des pauvres**

Je vous propose à tous, à la lumière du mystère de la Pentecôte, de nous laisser habiter par le regard affectueux et mendiant de Jésus tandis qu'Il nous dit et répète chaque jour : "Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; et viens ! Suis-moi !" (Mt 19,21), pour offrir à Dieu et pour nos frères et sœurs une vie constamment tendue à vouloir Lui donner tout, même si c'est impossible sans le don de l'Esprit.

L'Esprit Saint brûle du désir de nous libérer de tout ce qui ne correspond pas au Seigneur qui nous appelle. Il veut nous libérer de la tristesse de ne pas savoir tout laisser pour Lui. C'est précisément pour cela que saint Benoît nous invite à vivre les renoncements du Carême "*cum gaudio Sancti Spiritus* – avec la joie de l'Esprit Saint" (RB 49,6). L'Esprit est la joie divine de se donner complètement pour les autres. La joie du Magnificat de Marie après s'être consacrée totalement au Seigneur et au moment de servir Élisabeth dans ses nécessités.

Je sais que dans l'Ordre, beaucoup, comme moi, prient souvent la séquence de la Pentecôte, *Veni Sancte Spiritus*, pour s'ouvrir soi-même et les autres au Paraclet, au "Père des pauvres", afin qu'il vienne renouveler et ranimer tout ce qui est fatigué, triste, sale, aride, blessé, corrompu, et pour que nous goûtions déjà le "*perenne gaudium*" de suivre le Christ par toute notre vie. Cette prière nous annonce que l'Esprit Saint peut toujours intervenir sur nos misères et fragilités, même celles qui sont coupables, si nous les Lui présentons humblement. Nos misères sont les mains vides que Dieu aime à voir ouvertes devant lui, même si elles sont sales et tremblantes, pour les remplir avec la nouveauté toujours jaillissante de sa grâce. Nous avons plus que jamais besoin de nous sentir unis dans ce geste de supplication et d'acceptation humble, plein de foi et d'espérance, pour être remplis de la beauté la plus accomplie de notre vocation: la charité !

Je vous embrasse fraternellement,



Fr. Mauro-Giuseppe Lepori  
Abbé Général OCist